

**ESSAI SUR
L'HISTOIRE DE LA
PHILOLOGIE
ORIENTALE EN
FRANCE PAR M...**

Léon Vaïsse







ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
PHILOLOGIE ORIENTALE
EN FRANCE.

LISTE DES ARTICLES FOURNIS PAR M. VAÏSSE AU DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Aveugles (institution des Jeunes).	Duperré.	Oratoire.
Bal.	Duperrey.	Philologie orientale.
Batteux.	Dupont (de Nemours).	Porée.
Beauzée.	Education.	Port-royal.
Behourt.	Enfants trouvés.	Postel (orientaliste).
Bertrand (le grammairien).	Enseignement.	Prémare (orientaliste).
Besnier.	Enseignement mutuel.	Quatremère (orientaliste).
Bienfaisance publique.	Étudiants.	Quiétisme.
Boinwilliers.	Fourrier (Charles).	Quinze-vingts.
Boiste.	Frères des écoles chrétiennes.	Rapin (le père).
Bouhours.	Furetière.	Raynal.
Buffier.	Gaultier (l'abbé).	Raynouard.
Cagliostro.	Gérando (de).	Regnier Desmarests.
Caisses d'épargne.	Grammaire.	Reinaud (orientaliste).
Calvin.	Gymnastique.	Rémusat (orientaliste).
Calvinistes.	Helvétius.	Renaudot (orientaliste).
Chapelain (Jean).	Hospices.	Restaut.
Charité.	Hospitaliers.	Richelet.
Charité (Filles de la).	Ilard.	Rollin.
Charité maternelle (Association de la).	Instruction publique.	Sacy (orientaliste).
Claude (les ministres).	Jacotot.	Saint-Martin (orientaliste).
Clerc (Laurent).	Jansénisme.	Savary (orientaliste).
Coffin.	Jésuites.	Sédillot (orientaliste).
Collège de France.	Jully.	Sicard (l'abbé).
Concours.	Julien (orientaliste).	Sourds-muets.
Condillac.	Langlois (orientaliste).	Théophilanthropes.
Condorcet.	Laromiguière.	Tracy (Destut de).
Court de Gebelin.	L'Épée (l'abbé de).	Université de France.
Danse.	Marcel (orientaliste).	Universités.
Delessert.	Massieu (Jean).	Vaugelas.
Domergue.	Ménage.	Veyssière de la Croze (orientaliste).
Droz.	Monts-de-Piété.	Voiture.
Dumarsais.	Montyon.	Volney.
	Olivet (l'abbé d').	Wailly.
	Olivet (Fabre d').	

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
PHILOLOGIE ORIENTALE
EN FRANCE,

PAR M. LÉON VAÏSSE,
PROFESSEUR A L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Extrait du *Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France.*



PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1844.

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE LA

PHILOLOGIE ORIENTALE

EN FRANCE.

Par la rapidité du mouvement libéral imprimé depuis un siècle aux esprits, plus encore que par le nombre des années qui séparent les époques, le temps est loin aujourd'hui où l'étude des classiques de la Grèce et de Rome constituait le seul titre possible d'un philologue. Dépassant enfin ses colonnes d'Hercule, qu'elle vit si longtemps dans l'Olympe et le Pinde, la science a découvert dans l'antique Asie un nouveau monde intellectuel. Les studieux enfants de l'Occident se sont à l'envi précipités à la poursuite des trésors qu'il offrait à leur noble convoitise, et les nombreuses conquêtes qu'ils y ont déjà faites nous justifient suffisamment dans le choix du titre que nous avons placé en tête de ces colonnes.

Nous nous proposons d'esquisser le tableau des études dont les lettres de l'Orient ont été l'objet en France jusqu'à ce jour. En raison de la portée qu'ont eue les travaux de plusieurs de nos orientalistes, morts ou contemporains, des notices biographiques leur ont été consacrées dans ce recueil : on ne retrouvera donc point ici le détail de leurs savantes publications. Nous allons nous efforcer surtout dans cet essai d'apprécier les faits généraux, de tracer les développements progressifs de la

science, et de signaler les rapprochements auxquels donne lieu l'examen des diverses productions d'une même époque ou d'une même branche de recherches. Nous n'entrerons dans quelques détails que pour les travaux dont l'indication n'a pu trouver place ailleurs.

L'étude des langues et des littératures de l'Orient, étude à laquelle l'esprit philosophique des temps modernes a donné, avec un champ plus large, un si puissant intérêt, dut son origine, en France comme dans les autres parties de l'Europe chrétienne, à ce besoin qu'éprouvèrent nos ancêtres, aux temps de ferveur du moyen âge, de comparer les textes originaux et les versions des livres antiques, fondement de leurs pieuses croyances. Les travaux des savants juifs du douzième siècle, cet âge d'or de la littérature hébraïque en Occident, contribuèrent sans doute à stimuler le zèle des chrétiens. Les synagogues de France comptaient alors en effet plusieurs hommes éminents, dont le plus célèbre, Salomon Jarchi, grand rabbin de Lunel, a composé des commentaires sur le Pentateuque et sur diverses autres parties de la Bible. Mais ce qui donna le plus d'importance à ces études, ce fut la longue lutte qu'eut à soutenir l'Eglise orthodoxe contre les opinions nou-

velles que chaque siècle voyait surgir au sein de la chrétienté. Les théologiens furent donc amenés, pour défendre la foi et ses autorités, à se faire orientalistes. Il est vrai que les langues bibliques, l'hébreu et le chaldéen, dont s'étaient servis les interprètes inspirés de la parole de Jéhovah dans les livres de l'Ancien Testament, le syriaque, idiome dans lequel a été écrite la première traduction connue du Nouveau, formèrent dans le principe tout le champ de la philologie orientale; l'arabe, introduit d'abord chez nous avec les œuvres de quelques savants de Cordoue, ne fut ensuite guère étudié que dans les traductions des livres saints faites par les chrétiens d'Orient ou pour leur usage. Longtemps même après que les études des Européens se furent étendues à d'autres idiomes de l'Asie, on désignait encore exclusivement comme *Orientalistes* ceux qui s'occupaient de la culture des langues sémitiques. On sait que ces langues sont ainsi nommées comme ayant été parlées par la race du fils aîné de Noé, et que l'hébreu et l'arabe forment les principaux rameaux de la famille ethnographique à laquelle elles appartiennent.

Le séjour des Sarrasins avait laissé peu de traces en France, où ils n'avaient pas eu plus le temps d'établir leur influence morale ou littéraire, que leur domination politique; les croisades y exercèrent sur les études orientales une influence plus directe. Les chrétiens voulurent convertir les infidèles qu'ils n'avaient pu expulser des saints lieux. Vers 1140, un certain Pierre, abbé de Cluny, adressait à saint Bernard de Clairvaux, son ami, la traduction latine qu'étaient en Espagne il avait fait faire du Coran et de la vie de Mahomet, pour réfuter les doctrines du faux prophète (*). En 1243, nous voyons le pape Innocent IV prescrire à la fois la création d'une chaire d'arabe à Paris, et l'admission aux cours de l'Université de jeunes Orientaux qui pussent, de retour dans leur patrie, y propager

les principes religieux de l'Europe. Il serait du reste difficile de préciser le degré d'exécution que reçurent ces mesures.

Des besoins d'un ordre différent vinrent bientôt étendre le cercle de l'orientalisme, en rendant nécessaire l'étude de quelques-uns des idiomes vivants de l'Asie. A l'époque où les princes turcs et les Mongols se disputaient l'empire de l'Orient, nous voyons, en 1253, saint Louis entamer une négociation avec ces derniers, et, en 1289, Arghoun, sultan mongol de Perse, envoyer des ambassadeurs à Philippe le Bel.

Vers la même époque, la science arabe venait, traversant l'Espagne, faire invasion en France. En 1291, un médecin de ce dernier roi, Ermengaud ou Argemand Blaise de Montpellier, traduisit en latin les écrits d'Avicenne et d'Averroès. C'est dans ces traductions et dans celles des autres commentateurs arabes que la philosophie d'Aristote parvint pour la première fois en Occident, où elle devait bientôt régner sans rivale dans les écoles.

Le concile général ouvert à Vienne en 1311 vint de nouveau prescrire l'enseignement de l'hébreu, du chaldéen et de l'arabe dans l'Université de Paris, et, en 1316, Jean XXII recommandait particulièrement à la Sorbonne la culture de ces langues. Malgré ces deux importantes sanctions, le goût des lettres bibliques ne se soutint pas longtemps; car, au seizième siècle, la langue hébraïque était, selon l'expression de Théodore de Bèze, « du tout abolie entre les chrétiens. » La réforme donna à ces études une impulsion nouvelle, et l'on vit les théologiens des deux communions y trouver des armes pour se combattre avec un avantage à peu près égal des deux côtés, tandis que l'influence de la renaissance imprimait déjà aux travaux de quelques orientalistes un caractère plus scientifique. Guillaume Postel, qui se rendit malheureusement plus célèbre encore par ses mystiques rêveries que par une érudition incontestable, rapporta de ses voyages dans le Levant, avec une collection d'environ quarante manuscrits, la connaissance de toutes les langues orientales étudiées alors. En ramenant tout à l'hébreu,

(*) C'est cette traduction que Bibliander a publiée à Bâle en 1543. Elle avait été exécutée par Pierre Toletan, Robert Retenense et Herman Dalmate.

Postel fut sans doute entraîné dans bien des erreurs ; mais il a le mérite d'avoir, dès 1538, créé la science de la philologie comparée, en faisant ressortir des rapports inconnus avant lui, tant dans les langues orientales entre elles, qu'entre ces langues et le latin. Il avait été obligé de faire fondre à ses frais les caractères des douze langues dont il donne les alphabets dans son principal ouvrage, espèce de manuel polyglotte. La partie qu'il y consacre à l'arabe, beaucoup plus étendue que les autres, forme une grammaire abrégée de cet idiome. Ses collègues au collège de France, Vatable et Cinq-Arbres, ressuscitaient chez nous l'enseignement de l'hébreu. Le premier a attaché son nom à la belle Bible imprimée, en 1539, par Robert Étienne, laquelle contient, avec le texte hébreu et la Vulgate, une deuxième version latine, celle de l'hérésiarche Léon de Juda. Le second faisait imprimer, en 1546, une grammaire hébraïque, et, trois ans après, la traduction latine du Targum, ou paraphrase chaldaïque de Jonathanben-Uziel.

Postel avait eu le titre de professeur en langues orientales. Ce fut Henri III qui établit, en 1587, la première chaire spéciale pour l'enseignement de l'arabe. Cette chaire fut successivement occupée par plusieurs médecins ; car nos docteurs, qui avaient d'abord puisé leurs connaissances thérapeutiques dans les traductions faites par les Juifs des traités des musulmans d'Espagne, avaient fini par se dispenser des services de ces interprètes souvent ignorants, et l'arabe était devenu pour eux comme une étude professionnelle.

L'auteur du *Thrësor des langues de cest univers*, Claude Duret, président à Moulins, mort en 1611, peut être regardé comme le continuateur de Postel. Son livre, où il n'examine pas moins de cinquante langues, de toutes les parties du monde et principalement de l'Orient, est un curieux répertoire des connaissances de l'époque dans les diverses branches de la philologie. On regrette d'y voir reproduire avec tant de détails, au sujet de l'hébreu, les rêveries des rabbins cabalistes ; mais on y trouve parfois aussi de précieuses indications.

Savary de Brèves, ambassadeur de Henri IV à Constantinople, rapporta en France, au retour de sa mission, cent dix manuscrits turcs, arabes, persans et syriaques. Il fit graver plusieurs corps de caractères orientaux, avec lesquels on imprima, entre autres volumes, le texte turc des articles du traité conclu, en 1604, par son entremise, avec le sultan Achmet I^{er}. Ces caractères servirent ensuite à imprimer, en 1616, la grammaire arabe du maronite Gabriel Sionita ; en 1622, le vocabulaire latin-arabe de Jean-Baptiste Du Val, et en 1625, un psautier syriaque à l'usage des chrétiens du Levant, le premier livre publié à Paris dans cette langue. L'imprimeur Antoine Vitré, qui avait prêté ses presses pour plusieurs de ces publications, peut être regardé comme le fondateur de la typographie orientale en France. Il acheta pour le roi les collections de de Brèves à la mort de cet ambassadeur. Il y ajouta de nouveaux corps de caractères qu'il fit graver par ordre du ministre, et publia, comme spécimen, en 1635, le recueil des alphabets hébraïque, rabbinique, samaritain, syriaque, grec, arabe, turc et arménien. Ces types n'arrivèrent qu'après bien des discussions dans les casses de l'imprimerie royale. Le clergé les regarda longtemps comme sa propriété ; car l'assemblée de 1656 prescrivait encore aux imprimeurs auxquels on les prêtait, d'inscrire au frontispice de leurs publications la devise *Typis cleri gallicani*. Quant aux manuscrits, Richelieu les fit placer dans sa bibliothèque particulière, d'où ils passèrent à celle de la Sorbonne.

Un autre diplomate français, André Duryer, qui fut consul de France en Égypte, peut être regardé comme un des plus habiles orientalistes de cette époque. Il s'exerça avec un égal succès sur les littératures arabe, turque et persane.

Le cardinal servit la cause des études orientales en favorisant la publication de quelques traités élémentaires. En 1631, quand il concéda à une compagnie de libraires le privilège de trente ans qu'il s'était fait donner par le roi pour l'impression des livres d'église, il leur imposa la condition d'imprimer en

même temps* « des Nouveaux Testaments, des catéchismes et des grammaires *es langues orientales*, » dont ils devaient fournir gratuitement un certain nombre d'exemplaires pour le service des missions catholiques.

Bien qu'on regrette dans la *Bible polyglotte* de Le Jay, l'absence de ces prolegomènes et de ces notes qui ajoutent tant à la valeur scientifique de ces sortes de publications, elle n'en reste pas moins une œuvre capitale et qui atteste un progrès immense dans la culture des langues orientales. L'impression, commencée en 1632, ne fut achevée qu'en 1645; elle avait été dirigée surtout par Sionita. Un autre maronite, Abraham Ecchellensis, publia à Paris, en 1641, *Synopsis philosophiæ Orientalium*, et en 1651, *Chronicon orientale*.

Nous suivons la continuation du progrès dans les travaux de Samuel Bochart. Versé à la fois dans la connaissance de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque et de l'arabe, le savant calviniste déploie des trésors d'érudition et de critique dans sa *Géographie sacrée*, dont la première partie, qu'il intitule *Phaleg* et consacre à la comparaison des idiomes orientaux connus alors, forme, malgré les étymologies chimériques qui s'y rencontrent trop souvent, un des plus savants livres qu'on ait faits sur cette matière.

On se hasardait peu encore dans le champ de la littérature profane. La *Gallia Orientalis* de Colomiès, publiée en 1665, ne nous offre guère en effet avant cette date que des auteurs ecclésiastiques et des écrits ayant un rapport plus ou moins direct avec la religion. Les seules publications de quelque intérêt philologique que nous puissions ajouter ici, d'après ses indications, sont les *Institutiones Syriacæ* d'Angelus Caninius, 1554; la traduction faite du chaldéen en français, par Barthélemy de Beaupoix, des *Sentences de Ben-Sira neveu du prophète Hiérémie*, 1559; la grammaire chaldaïque de Jean Mercier, 1560; ses traductions de l'hébreu et du chaldéen, ainsi que ses savantes dissertations sur plusieurs livres de la Bible, notamment sur ceux de Ruth et de Job; le *Lingux sanctæ compendium* de Jean Boulain, professeur au collège de Montaigu, 1576; les *Commentaires sur les psaumes*, l'*I-*

sagoge ad Rabbinos legendos, et diverses traductions du rabbinique, par le fougueux mais savant ligueur Génébrard; l'édition de 1622 de la grammaire hébraïque de Bellarmin, annotée par de Muir, auteur d'une nouvelle traduction des psaumes; la grammaire samaritaine et les *Exercitationes in utrumque Samaritanorum Pentateuchum* du père Morin, 1631; enfin, l'*Arcanum punctationis revelatum* du ministre protestant Louis Cappel. Cet écrit, édité en 1624 par le savant hollandais Erpenius, fut l'occasion de la vive polémique que Cappel eut à soutenir avec Buxtorf, au sujet de la tradition massorétique que rejetait le premier.

Tels étaient encore les pieux scrupules des orientalistes, lorsque Vattier, médecin de Gaston d'Orléans, fit paraître l'histoire des khalifes d'El-Macim, en 1658, que cet arabisant crut devoir dans sa préface se justifier d'une publication qui faisait connaître l'histoire d'une race ennemie du nom chrétien. Il traduisit cependant encore l'histoire de Tamerlan d'Arabschah; quant à sa traduction des œuvres d'Avicenne, elle paraît être perdue.

Vers cette époque cependant, d'Herbelot commençait à recueillir les matériaux de sa *Bibliothèque orientale*, encyclopédie de l'histoire et des lettres de l'Orient, qui eut un grand succès, mais qu'on ne doit consulter qu'avec circonspection. D'Herbelot la composa d'abord, dit-on, en arabe. Galland, qui en écrivit la préface, est surtout connu pour sa traduction des *Mille et une nuits*, celle de toutes les productions de la littérature orientale qui a eu le plus de popularité en France. Pétis de Lacroix, dont la vaste érudition embrassait, avec les langues arabe, persane, turque, tartare, l'éthiopien et l'arménien, traduisit du persan les *Mille et un jours*, ainsi que l'*Histoire de Tamerlan*, de Scherfeddin, et, du turc, un *Tableau général de l'empire ottoman*, sans laisser sans doute après lui un nom aussi populaire, mais en acquérant des titres scientifiques peut-être plus solides. On lui doit encore la publication d'une œuvre posthume de son père, l'histoire de Genghiz-Khan, composée d'après les écrivains orientaux.

En 1669, Colbert créait, dans l'intérêt de nos relations commerciales et diplomatiques avec le Levant, l'école des Jeunes de langue ; et les mémoires, les traductions et les copies de textes que les Elèves-drogmans étaient tenus d'envoyer périodiquement à Paris, créaient un fonds de manuscrits modernes plein d'utiles documents pour la philologie orientale (*). En 1672, il faisait voya-

(*) L'institution des JEUNES DE LANGUE devait faire l'objet d'un article spécial, qui a été omis à sa place naturelle. Nous devons réparer ici cette lacune.

Un arrêt du conseil du roi, du 18 novembre 1669, disposa que six jeunes garçons, nés Français, seraient envoyés aux couvents des capucins de Constantinople et de Smyrne, où ils seraient instruits dans la connaissance des langues orientales pour servir de drogmans dans les échelles du Levant et en Barbarie. Six nouveaux élèves devaient être nommés chaque année ; mais, d'après d'autres dispositions, du 31 octobre suivant, on ne dut nommer aux places vacantes que tous les trois ans. Par arrêté du 7 juin 1718, on fixa à douze le nombre des élèves entretenus à Constantinople. Leur pension était payée par la chambre de commerce de Marseille. D'un autre côté, l'État entretenait à ses frais au collège des Jésuites de Paris, depuis 1700, douze jeunes Orientaux, la plupart Arméniens, destinés à remplir la double mission d'interprètes pour les relations diplomatiques, et de missionnaires pour la propagation du catholicisme. Les conséquences fâcheuses de l'emploi d'étrangers dans la négociation des intérêts du pays nécessita bientôt une nouvelle organisation de l'école. Une ordonnance du 20 juillet 1721 remplaça les Arméniens par dix jeunes gens fils de parents français, qui devaient, après avoir étudié à Paris les éléments des langues turque et arabe, aller se perfectionner au couvent de Constantinople. L'école de Paris demeura annexée au collège de Louis-le-Grand ; elle fut placée dans les attributions du département des affaires étrangères, et sous la surveillance du premier secrétaire interprète du roi, qui y fut, avec les deux autres interprètes pour les langues orientales, chargé de l'enseignement des trois langues arabe, turque et persane. Les sujets admis dans cette école, désignés dans l'origine par le titre d'*Elèves de la chambre du roi*, le furent ensuite par celui de *Jeunes de langue*, expression formée d'un idiotisme turc traduit mot à mot en français, où elle ne présente en réalité aucun sens. Par

ger en Orient le père Michel Vansleb, qui en rapportait une collection de plus de six cents manuscrits hébreux, syriaques, coptes, arabes, turcs et persans.

Il nous reste à citer parmi les publications importantes des orientalistes de cette époque, l'*Histoire critique de la créance et des coutumes du Levant*, que publia à Amsterdam, en 1684, sous le pseudonyme de Moni, l'oratorien Richard Simon, exclu de sa congrégation pour avoir avancé dans son *Histoire critique du Vieux Testament*, que le Pentateuque était d'Esdras.

La fin du dix-septième siècle avait vu s'organiser la célèbre mission de Chine, qui a rendu à la philologie orientale tant de services, et dont l'honneur revient principalement à la France. Favorablement accueillis par l'empereur Khang-hi, qui règne de 1662 à 1722, les missionnaires de Péking font parcourir en Europe et surtout à Paris une foule

une ordonnance du 3 mars 1781, il fut réglé que les fils, petits-fils et neveux de drogmans auraient la préférence pour les places de jeunes de langue, dont le titre finit par désigner exclusivement les élèves de cette catégorie. Supprimée à la révolution, l'école fut rétablie par le Directoire, en 1797. Le nombre des élèves fut alors porté à dix-huit. Après l'établissement de la mission de Perse, Napoléon forma à Téhéran une école de jeunes de langue à l'instar de celle de Constantinople ; mais elle ne parait avoir eu qu'une existence momentanée. En 1817, le ministère avait réduit à seize les élèves entretenus à Paris. Une ordonnance du 31 juillet 1825 fixa à douze seulement le nombre des places de jeunes de langue, tant à Paris qu'à Constantinople. La direction de l'école de Paris, confiée en 1797 à M. Simon, le fut, en 1817 à M. Kieffer, et en 1829 à M. Jouannin, ancien premier drogman à Constantinople, et chargé d'affaires en Perse, auteur du volume de la Turquie dans l'*Univers pittoresque*. (Il vient d'être enlevé à ses élèves le 31 janvier, comme nous achevions l'impression de cet essai.) Le nombre des jeunes de langue proprement dits a beaucoup diminué dans ces derniers temps. L'hérédité des professions, il est vrai, n'est guère compatible avec l'indépendance actuelle des esprits. Toutefois, la mesure adoptée par le dernier directeur pour l'admission d'externes aux cours de l'école, lui a donné une nouvelle importance. Elle a, depuis sa fondation, reçu quatre-vingt-dix élèves.

de textes importants, de traductions et de mémoires. Colbert protège les missions des jésuites en vue des découvertes utiles aux arts et à l'industrie que promettent leurs travaux. Louvois hérite des vues de Colbert, et envoie, en 1685, de nouveaux missionnaires en Chine pour y faire des observations astronomiques. Le père Bouvet rapporte, en 1697, quarante-deux volumes chinois. La Bibliothèque du roi n'en possédait avant cette époque que quatre.

En France, les constants développements donnés à l'imprimerie royale favorisaient la publication des travaux de nos orientalistes sur les langues nouvellement acquises à la philologie. En 1691, ce bel établissement avait reçu, avec une nouvelle organisation, le dépôt des poinçons, matrices et types orientaux existant à Paris. Plus de quatre-vingt mille caractères chinois calqués sur le Khang-hi-tseu-tien et le Pin-tseu-tsien, dictionnaires originaux rangés, l'un par ordre de clefs, l'autre par ordre tonique, étaient gravés sur bois sous la direction d'Étienne Fourmont qui naturalisait en Europe l'étude de cette langue. Le gouvernement français avait conçu l'idée de créer à Paris une chaire pour cet enseignement et l'avait chargé de composer une grammaire et un dictionnaire, avec l'aide d'un jeune lettré, Hoang-ji, amené à Paris par l'évêque de Rosalie. Fourmont acheva sa grammaire malgré la mort de son associé arrivée en 1716. C'est lui qui fit connaître pour la première fois en Europe les deux cent quatorze *clefs* ou caractères élémentaires, bases de l'écriture chinoise. En même temps, la Bibliothèque du roi s'enrichissait de quatre mille volumes chinois et de deux cents manuscrits indiens envoyés par les missionnaires; et Fourmont, de concert avec l'abbé Sevin, rédigeait les deux premiers volumes du catalogue, où se trouvent les notices des manuscrits en langues orientales.

Sous le règne suivant, le régent et le duc d'Antin continuaient aux études des orientalistes la protection que leur avait accordée Louis XIV. Eusèbe Renaudot publiait, en 1716, un curieux *recueil de liturgies orientales*, et traduisait de l'arabe, en 1718, les *relations*

des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans du neuvième siècle, relations dont l'authenticité fut révoquée en doute, jusqu'à ce que de Guignes eut découvert le manuscrit original à la Bibliothèque du roi. En 1744, les capucins de la rue St-Honoré formaient, sous le patronage du duc d'Orléans, fils du régent, une société pour l'étude des langues orientales. Élève de Fourmont pour le chinois, Freret fit servir les connaissances qu'il avait acquises dans les principales branches de la philologie orientale, à éclairer ses laborieuses recherches sur les antiques chronologies de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de la Chaldée et de l'Égypte; il composa en outre des vocabulaires, et écrivit sur l'origine et les rapports des langues. Court de Gébelin ouvrit une voie nouvelle; il démontra l'étroite liaison qui doit exister entre l'étude des langues et la philosophie; il chercha les racines de nos idiomes dans ceux de l'Orient, et, bien qu'en outrant l'importance de certains points, il établit sur ses véritables bases la philologie comparée.

Tandis que la France et l'Angleterre se disputaient dans l'Inde la prépondérance politique, un Français, le courageux Anquetil-Duperron, allait y disputer à nos rivaux une importante conquête scientifique. Après avoir étudié chez les Parses de Surate le zend et le pehlvi, il dote, à son retour, la Bibliothèque royale de plus de cent quatre-vingts manuscrits dans presque toutes les langues de l'Inde. Il initie l'Europe aux dogmes de Zoroastre dans les précieux fragments qu'il rapporte du Zend-Avesta, et à la théologie des brahmes, dont il publie, sous le titre d'Oupnekhat, la partie la plus importante traduite sur la version persane de Dara Chékou; titres immenses à la reconnaissance du monde savant, et que ne sauraient faire méconnaître les imperfections inséparables d'une entreprise aussi hardie que nouvelle.

Ceux de nos missionnaires qui allaient porter la foi dans l'Inde, sont loin d'avoir rendu à la philologie les services qu'elle a reçus des membres de la mission de Chine. Comme le champ de leurs travaux apostoliques se bornait à

peu près au midi de l'Hindoustan, ils ne se familiarisèrent bien qu'avec les idiomes vivants de cette partie de l'Inde, tels que le tamoul et le malabar; encore n'en firent-ils l'objet d'aucune publication importante. Quant au sanskrit, si quelques-uns paraissent y avoir été initiés, ils firent peu pour en répandre la connaissance. Cependant, dans une lettre écrite de l'Inde au père Duhalde, en 1740, et insérée au recueil des Lettres édifiantes, le père Pons donne des notions d'une exactitude fort remarquable sur l'antique idiome et la littérature de la race brahmanique. Non-seulement il résume avec netteté, quoique en termes généraux, le système de la grammaire sanskrite, mais il va même jusqu'à parler des différences qui existent entre le style des Védas et celui des auteurs classiques. L'analyse qu'il fait des productions littéraires de l'Inde prouve qu'elles avaient été de la part de quelques missionnaires l'objet d'études suivies; mais il avoue, en donnant ces détails, que « depuis le père de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le sanskrit pour examiner les choses par lui-même. »

En 1761, Voltaire déposait à la Bibliothèque du roi, comme un précieux monument de la créance des anciens Indiens en l'unité de Dieu, la copie qui venait de lui être apportée de l'Inde, de l'*Ezour-Védam*, prétendu ancien commentaire du Véda composé en sanskrit par un brahme du nom de Chumontou, et traduit en français par un autre brahme desservant la pagode de Cheringham dans la province d'Arcate. En 1778, Ste-Croix publiait cette traduction sur une seconde copie plus complète rapportée par Anquetil Duperron, et en prenait occasion pour attaquer l'opinion déjà en faveur de la grande antiquité de la civilisation indienne. Personne n'avait songé à contester l'authenticité de l'original, lorsque Sonnerat, dans la relation de son voyage aux Indes orientales et à la Chine, imprimée en 1782, annonça que le fameux Ezour-Védam était simplement « un livre de controverse écrit par un missionnaire. » Il ne nommait pas l'auteur; mais quarante ans plus tard, un article du tome XIV des *Asiatic researches* nous a

appris que le manuscrit original de cet écrit existait dans la maison des missionnaires catholiques de Pondichéry, avec d'autres imitations modernes des livres védiques toutes composées par ce même père de Nobilibus ou Robert de Nobili, que nous citions tout à l'heure d'après Pons. Ce jésuite était Italien et avait vers 1620 fondé la mission du Maduré, où lui et les autres pères avaient réussi, dit-on, à se faire passer auprès des Indous pour membres de la caste des brahmes.

Dès 1756, Joseph de Guignes s'était placé au premier rang parmi les orientalistes du dix-huitième siècle, en reconstruisant sur les documents originaux l'histoire de trois des plus importantes races de l'Asie, les Huns, les Turcs et les Mongols. En 1785, l'illustre de Sacy et lui furent chargés par le ministre de Breteuil de diriger la publication des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, recueil si précieux pour la philologie orientale. Dans le premier volume, qui parut en 1787, on trouve, sous forme d'introduction, un Essai historique de de Guignes sur l'origine des caractères orientaux de l'Imprimerie royale et sur les ouvrages imprimés à Paris en arabe, en syriaque, en arménien, etc.

Huit années plus tard, sur le rapport fait par Lakanal à la Convention, une *Ecole spéciale* pour les langues orientales, commerciales et diplomatiques, était fondée près la Bibliothèque du roi. Si les idiomes savants, le sanskrit, le zend, l'hébreu, n'étaient pas compris dans son programme, c'est, disait le rapport, que « les travaux de ce genre ne se poursuivent avec succès que dans ce recueillement profond qui n'est pas compatible avec les agitations qui accompagnent inévitablement les grandes révolutions. »

Lorsque les biens des communautés religieuses furent déclarés propriété de l'État, les manuscrits hébreux, samaritains, chaldéens, arabes, persans et turcs, de la magnifique collection de l'abbaye de St-Germain des Prés, ceux des collections de la Sorbonne et de l'Oratoire, vinrent augmenter le fonds oriental de la Bibliothèque nationale. Quant à la collection de livres rabbi-

niques imprimés, qui existait à la Sorbonne, elle passa à la bibliothèque Mazarine par l'influence de l'abbé Leblond qui en était conservateur.

L'expédition d'Égypte fut pour nos orientalistes féconde en résultats. Elle rendit accessibles des sources de connaissances jusqu'alors ignorées, et enrichit nos collections de ces nombreux documents à l'aide desquels Champollion le jeune devait résoudre l'intéressant problème des hiéroglyphes. Nos brillantes campagnes en Italie et en Allemagne eurent aussi sur le progrès des lettres orientales en France leur part d'influence. Nos savants mirent à profit pour de pacifiques conquêtes le court séjour que firent à Paris les manuscrits orientaux des bibliothèques du Vatican, de St-Marc de Venise, de Bologne, de Milan, de Munich, etc. Les manuscrits coptes de la première de ces collections furent surtout d'un grand service pour les études égyptiennes.

En 1815, Abel Rémusat établissait définitivement chez nous l'enseignement du chinois, et, la même année, de Chézy inaugurait au collège de France la première chaire de sanskrit créée en Europe.

En 1822, la Société asiatique de Paris se constituait sous la présidence de Silvestre de Sacy et devenait le centre des études orientales. Les langues sémitiques, l'arménien, le géorgien, le grec moderne, le persan et les idiomes morts de la Perse, le sanskrit et les dialectes vivants qui en sont dérivés, le malai, les langues de la presqu'île indo-chinoise et de l'archipel oriental, les langues tartares, le tibétain et le chinois formèrent dès son origine le vaste champ de ses travaux. La société s'est constamment maintenue au rang élevé où l'avaient placée ses fondateurs. Les étrangers lui adressent les textes qu'ils n'osent aborder eux-mêmes. C'est ainsi qu'elle a reçu de l'Inde anglaise les livres sacrés du Tibet et du Népal. Elle publie des textes, des traductions, des traités grammaticaux et lexicographiques. Son journal, où les plus illustres orientalistes étrangers se sont honorés d'apporter leurs savantes contributions, résume le mouvement de la science. Parmi les documents les plus curieux

publiés dans ses cahiers mensuels, on doit compter les immenses inscriptions cunéiformes recueillies à Van par le savant et infortuné voyageur Schultz, qui a péri, en 1835, assassiné dans le Kurdistan, ainsi que celles découvertes plus récemment par M. Botta, consul de France à Mossoul, dans des fouilles exécutées sous sa direction, à Khorsabad près des ruines de Ninive.

En 1824, le gouvernement avait décidé la publication de la *Collection orientale*. On voulut en faire à la fois un monument d'art et de science, que la France pût montrer avec orgueil à l'Europe artistique et savante, et dans les magnifiques volumes duquel chacune des principales littératures de l'Orient se trouvât représentée par quelque-une de ses plus saillantes productions. Une commission, dont les membres furent pris parmi les sommités de la science, arrêta le programme. Diverses causes en retardèrent l'exécution et le firent successivement modifier. Le premier volume parut enfin en 1837; il renfermait la première partie de l'*Histoire des Mongols de la Perse* de Raschid-Eldin, traduite par M. Étienne Quatremère. Ce volume a été suivi, en 1838, du premier du *Schah-nameh* ou *Livre des Rois* de Firdouzi, traduit, également du persan, par M. Mohl, et enfin, en 1840, du premier du *Bhāgavata Pourāna*, histoire poétique de Krichna, la grande incarnation de Wishnou, traduit du sanskrit par M. Eugène Burnouf. Nous ne connaissions encore ce pourana que par la traduction que Foucher d'Opsonville en avait fait faire dans l'Inde, non sur l'original, mais sur une version tamoule fort abrégée, et qu'il avait publiée en 1788, sous le titre de *Bagavadam* ou *Doctrine divine sur l'Être suprême, les dieux, les géants et les hommes*. Le deuxième volume du *Livre des Rois* a paru en 1842; celui du *Bhāgavata Pourāna* s'imprime en ce moment. Les proverbes arabes de Meidani et le Code géorgien du roi Wakhtang, qui devaient dans le principe faire partie de la collection orientale, ont depuis été rayés du programme.

Les progrès de la typographie orientale continuent à suivre et à consacrer pour ainsi dire ceux de la philologie.

L'Imprimerie royale enrichit constamment la précieuse collection de ses poinçons d'alphabets nouveaux. Le spécimen sous presse offrira de magnifiques épreuves de textes dans toutes les langues orientales étudiées en France, non plus seulement comme autrefois en hébreu, syriaque, arabe, turc, persan, éthiopien et arménien; mais encore en géorgien, copte, zend, pehlvi; en persépolitain même et en palmyrénien; en sanskrit, pali, birman, tamoul, guzarati, magadha, tibétain, mandchou, chinois, japonais. Les types chinois de Fourmont avaient servi à l'impression du dictionnaire de de Guignes; mais c'était le seul service qu'ils pussent rendre. Depuis quelques années, on a pu fondre un corps de caractères propres à la reproduction d'un texte suivi, en employant comme poinçons les types importés de Canton, en 1837, par les soins de M. Julien. La première application en a été faite pour la publication de son *Lao-Tseu* en 1841.

Du reste, plusieurs typographies particulières rivalisent aujourd'hui avec notre grand établissement national pour la beauté et la correction de leurs impressions orientales. C'est aux presses de MM. Firmin Didot frères que l'on doit la collection des *Chrestomathies orientales*, publiée depuis 1841 avec le concours du gouvernement, par les soins des professeurs de l'école des langues orientales vivantes. Les cinq fascicules qui en ont déjà paru contiennent : pour l'arabe vulgaire, des extraits du roman d'Antar; pour le persan, la vie de Djenghiz Khan par Mirkhond et l'histoire des sultans du Kharezm; pour le turc oriental, divers écrits de l'émir Ali-Schir, et des extraits des Mémoires du sultan Baber; enfin, pour le turc occidental, la relation de l'ambassade de Mohammed-Effendi à Paris.

Après avoir ainsi rapidement passé en revue les grandes époques de l'histoire de la philologie orientale en France, et les monuments littéraires qui les ont marquées, par un caractère ou une portée plus générale, nous avons à compléter le tableau par un aperçu des principaux travaux qui ont paru dans ces derniers temps sur chacune des langues acquises aujourd'hui à la

science. L'indication de ces travaux, quel que soit d'ailleurs leur intérêt, n'aurait pu entrer dans la première partie de cet article sans rompre l'enchaînement chronologique que nous tenions à y garder. Tant qu'on s'arrête aux premiers développements de l'orientalisme, il est facile d'embrasser d'un même coup d'œil toute une époque; car les productions que l'on y trouve à signaler sont aussi peu variées que peu nombreuses; mais à mesure qu'on s'approche de l'époque actuelle, le champ des études s'étend et se divise; enfin les matières deviennent si abondantes, que chaque branche fournit à elle seule une série de publications qu'on ne doit plus séparer les unes des autres, si l'on veut qu'il soit possible au lecteur de saisir la portée de chacune.

Examinons donc successivement ce qu'ont produit en France de savants travaux les langues bibliques, les lettres arabes, coptes, persanes, turques, arméniennes, indiennes, chinoises et tartares.

Aux hébraïsants que nous avons eu occasion de citer, nous devons ajouter d'abord le chanoine Masclef et l'oratorien Houbigant. Le dernier s'est rendu célèbre par sa belle édition critique du texte sacré. Ils appartiennent tous deux à l'école de Cappel. Les principes de cette école sont du reste abandonnés aujourd'hui. S. de Sacy et M. Quatremère ont dans leur enseignement adopté les points-voyelles, comme l'ont fait dans leurs grammaires l'abbé Ladvocat, M. Sarchi et l'abbé Glaire. On doit encore à ce dernier une chrestomathie et un lexique qui ont puissamment contribué à faciliter au jeune clergé français les études hébraïques; enfin il a publié, avec la collaboration de M. Frank, une traduction du Pentateuque. M. Dahler, professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, a traduit en 1825 le livre de Jérémie; M. l'abbé Bodin, en 1835, celui d'Isaïe; M. Laurens de Montauban, en 1839, Job et les psaumes. M. l'abbé Bondil, supérieur du séminaire de Digne, qui a également mis les psaumes en français, a joint à sa version des annotations estimées. M. Cahen, ancien directeur de l'école israélite de Paris, a entrepris une nou-

velle traduction complète de la Bible, que M. Munk a enrichie de savantes dissertations. Le dix-huitième volume a paru. La Bible de M. Cahen a été de la part de M. l'abbé de la Boderie l'objet d'un *Examen critique*. M. l'abbé Latouche, dans ses *Études hébraïques*, a essayé de ressusciter le système qui tend à faire de l'hébreu la clef de l'étymologie de toutes les langues ; mais ce système est peu en faveur aujourd'hui. M. l'abbé Bargès, successeur de M. Glairé dans la chaire d'hébreu à la Sorbonne, a traduit du rabbinique divers fragments, entre autres l'histoire de Joseph tirée du Livre des justes (*Sepher ha-iachar*), et M. Aug. Pichard le *Livre d'Hénoch sur l'amitié*, composition du onzième siècle.

Nous avons indiqué les principaux travaux des arabisants français jusqu'à la fin du siècle dernier. Ils se liaient trop étroitement à la marche générale de l'orientalisme pour que nous pussions les en séparer. Silvestre de Sacy marque une époque importante dans cette branche des études orientales. On doit le regarder en effet comme le restaurateur de la philologie arabe en France, et nous pouvons dire que notre patrie a fait autant à elle seule ici que tout le reste de l'Europe ensemble. Après de Sacy, il convient de nommer Caussin de Perceval père, tant pour ses traductions que pour ses éditions de plusieurs textes arabes classiques. La grammaire arabe vulgaire de M. Caussin de Perceval fils a enfin bien établi les points caractéristiques qui distinguent cet idiome du littéral, avec lequel il se trouvait constamment confondu dans la grammaire de Savary. Le même savant prépare en ce moment une histoire générale des Arabes jusqu'à l'époque de la soumission de toutes les tribus à la loi de Mahomet. Les travaux de J. J. Sedillot, notamment sa traduction du *Traité de la construction des instruments astronomiques* d'Aboul-Hassan-Ali, ont jeté une lumière toute nouvelle sur l'histoire des découvertes scientifiques des Arabes. M. Amédée Sédillot a édité plusieurs des travaux de son père, et les continue avec une louable persévérance. Parmi les publications qui lui appartiennent en propre, on doit citer son *Mémoire sur*

les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes. Herbin, qu'une mort prématurée a enlevé à la philologie, avait publié une grammaire où l'on trouve un bon traité de calligraphie orientale. Nous donnerons ailleurs la liste des savantes publications de M. Reinaud. Nous n'indiquerons ici, après ses importants extraits des historiens arabes, relatifs aux guerres des croisades, que l'édition critique de la *Géographie* d'Aboulféda qu'il publie avec la collaboration de M. MacGuckin de Slane. On doit à celui-ci des traductions du *Divan* d'Amrol-Kaïs et de la *Biographie* des hommes illustres de l'islamisme, d'Ibn-Khalikan. M. Amédée Jaubert a traduit la *Géographie* d'Edrisi, M. Noël Desvergiers la *Vie* de Mahomet d'Aboulféda et l'*Histoire* de l'Afrique sous les princes Aglabites, par Ibn-Khaldoun, M. Trébutien plusieurs contes inédits des Mille et une nuits, M. Marcel divers recueils de contes populaires. M. Kasimirski de Biberstein qui a, comme interprète, accompagné notre dernière ambassade en Perse, a donné une traduction du Coran bien supérieure d'exactitude à celles de Duryer et de Savary, et M. Garcin de Tassy a publié de ce livre célèbre un chapitre admis par la secte des Shiites, mais inconnu jusqu'alors en Europe. M. Grangeret de Lagrange a publié, avec une élégante traduction et d'excellentes notes, une *Anthologie* composée de poésies inédites. Nous devons indiquer encore les travaux de M. de Saulcy sur la numismatique arabe, ceux de M. Stahl et de M. Vincent sur la législation musulmane, et ceux de M. Worms sur la propriété territoriale ; les *Institutes* du droit mahométan concernant la guerre contre les infidèles, traduites par M. Solvet ; les recherches de M. Eusèbe de Salle, professeur du cours d'arabe annexé au collège de Marseille, sur la médecine légale des Arabes ; le *mémoire* sur les sources du Nil, composé d'après Al-Menoufi par M. Bargès, qui nous promet la traduction d'une histoire des rois de Tlemcen rapportée d'Alger ; les lettres de M. Fulgence Fresnel sur l'histoire des Arabes et leur littérature avant l'islamisme ; les travaux de M. Bergmann de Strasbourg sur l'éthiopien, ceux de M. d'Ab-

badie sur quelques langues de l'Afrique; la Grammaire de l'idiome arabe d'Alger de M. Delaporte fils; enfin, le Vocabulaire berbère composé par l'ordre du ministre de la guerre par Ahmed ben El-hadj Aly imam de Bougie, et qui s'imprime concurremment avec celui de Venture, ancien premier drogman du général en chef de l'armée d'Égypte. Riches de tant de savantes productions, nous pouvons encore revendiquer pour la France le laborieux professeur de Genève, M. Humbert, auquel on doit entre autres publications une Anthologie arabe avec traduction française.

En 1585, Pierre de Belestat, premier médecin de Henri III., avait publié un *Discours des hiéroglyphes ou sculptures sacrées des Égyptiens*, dans lequel il s'efforçait de prouver que cette écriture avait été inventée par les prêtres pour tenir secrètes leurs connaissances. Plus tard, de Guignes père, qui croyait reconnaître dans la nation chinoise une ancienne colonie égyptienne, fit une tentative pour appliquer la connaissance du chinois au déchiffrement des hiéroglyphes. Cependant son contemporain Renaudot émettait dans la préface de ses *Liturgies orientales* une idée aussi nouvelle que féconde. Il avançait que le copte devait venir de l'ancien égyptien. Veyssière de la Croze, de son côté, disait positivement dans une lettre à Gisbert Cupert, que la langue moderne des Égyptiens était la clef de l'idiome des Pharaons. Il laissait même un Lexique égyptien-latin publié après sa mort à Oxford, en 1775. Enfin, en 1806, M. Étienne Quatremère, dans ses *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*, ajoutait à ces témoignages une nouvelle et imposante autorité. Il devenait démontré que les éléments de l'égyptien s'étaient perpétués dans le copte. Restait à Champollion le jeune la tâche de déchiffrer le mystérieux alphabet de ce copte primitif. Il ne lui fut pas donné de mettre lui-même au jour l'ensemble de ses découvertes. Sa *Grammaire égyptienne* ne parut qu'en 1836, c'est-à-dire cinq ans après sa mort; l'impression de son *Dictionnaire des hiéroglyphes* n'est point encore terminée.

L'étude du copte continue à être cultivée par M. Dulaurier, auquel on doit

déjà un Fragment des révélations apocryphes de saint Barthélemy et de l'histoire des communautés religieuses fondées par saint Pacôme, ainsi que l'examen d'un passage de saint Clément d'Alexandrie, relatif à l'écriture égyptienne.

Le *Gulistan* (ou Jardin des roses) du prince des poètes de la Perse, Saadi, avait été traduit en France dès 1634 par Duryer; d'Aligre en a donné une nouvelle traduction en 1704, Gaudin une troisième en 1791, et M. Semelet une dernière en 1828. Langlès, en 1787, traduisit les Institutes politiques et militaires de Tamerlan, et, en 1807, de Chézy le poème de Djamy intitulé *Medjnoun et Leila*. S. de Sacy et M. Étienne Quatremère ont enrichi la philologie persane d'importants travaux. Le premier, par ses beaux mémoires sur les antiquités de la Perse, avait montré avec quel succès on pouvait étudier, dans les écrivains nationaux, les antiques civilisations de l'Orient. M. L. Dubeux a traduit la première partie de la chronique de Tabari sur la version persane de Belami, et M. Trébutien quelques extraits du *Touthi Nameh* (contes d'un perroquet). M. Mohl a publié des fragments relatifs à la religion de Zoroastre, tirés de manuscrits persans, et une suite d'extraits du Modjmel al-tewarikh, relatifs à l'histoire de la Perse. Enfin, M. Adrien Longperrier, auteur d'un *Essai sur les médailles de la dynastie des Sassanides*, a déchiffré une foule de légendes inédites à l'aide du pehlvi, antique idiome sur lequel s'est également exercé M. Eugène Boré.

Duryer en 1630, Viguier en 1790, M. Jaubert en 1823 ont donné des grammaires de la langue turque. Pétis le père, mort en 1695, avait laissé un double lexique français-turc et turc-français qui n'a pas vu le jour. M. Kieffer, mort en 1833, travailla vingt ans à recueillir les matériaux d'un dictionnaire turc-français. M. Bianchi son collaborateur les a depuis complétés et publiés; il fait imprimer en ce moment le dictionnaire français-turc. Belletête a traduit le roman des Quarante vizirs. M. Caussin de Perceval fils a donné une relation de la guerre des Turcs contre les Russes depuis 1769 jusqu'en 1774, ti-

rée des Annales de l'empire ottoman de Vassif-Effendi, et une traduction du précis historique de la destruction du corps des janissaires d'Assad-Effendi. M. Victor Letellier a publié un recueil de fables turques.

En 1633, on imprimait à Paris le Lexique arménien-latin de Rivola de Milan. Le jésuite Jacques Villotte, de Bar-le-Duc, publiait à Rome, en 1713, un dictionnaire latin-arménien, et, l'année suivante, faisait paraître, à Paris, une relation des voyages qu'il avait exécutés comme missionnaire en Turquie, en Arménie, en Arabie et en Barbarie. Veyssière de Lacreze et Pétis-Dela-croix fils composèrent des dictionnaires arméniens qui n'ont jamais vu le jour. L'abbé Guillaume de Villefroy, mort en 1777, professeur d'hébreu au collège de France, publia un *essai de cantiques arméniens*, et dressa le catalogue des livres en cette langue que possédait la Bibliothèque du roi. Son élève et successeur, l'abbé Lourdet, composa un lexique qu'il n'a point imprimé. Il avait aussi entrepris une édition de la Bible arménienne, avec une traduction latine et des notes; mais son travail est resté inachevé. L'académicien Saint-Martin occupe un rang distingué parmi les arménistes français, bien que ses traductions, celles notamment qui accompagnent ses *Mémoires sur l'Arménie*, soient loin d'avoir l'exactitude désirable. Le *Choix de fables de Vartan* qu'il publia en 1825 est un ouvrage utile aux commençants. Une chaire d'arménien avait été créée à l'école des langues orientales en 1811. M. Cirbied, natif d'Édesse, l'occupa jusqu'en 1826. Il est mort à Tiflis en 1835. On lui doit un *Tableau général de l'Arménie*, une édition de la grammaire de Denis de Thrace en grec, en arménien et en français, une volumineuse *grammaire arménienne* qui a été l'objet de vives critiques, et la traduction de divers extraits de Mathieu d'Édesse relatifs aux croisades. Son successeur, M. le Vaillant de Florival, a donné, en 1837, une traduction française de l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Khorène, et termine en ce moment les notes qui doivent accompagner une seconde édition avec le texte en regard. Il a encore, en

1832, traduit l'allégorie arménienne de *la Rose et le Rossignol*, et donné, en 1841, à la suite d'une notice sur le couvent arménien des *Mekhitaristes de Saint-Lazare*, de Venise, un *Précis de l'histoire d'Arménie et de la littérature arménienne*. Pour compléter l'énumération des travaux exécutés en France dans cette branche de la philologie orientale, il faut citer encore l'*Élégie sur la prise d'Édesse* par Nersès Klaïetsi, publiée en arménien aux frais de la Société asiatique, par le docteur Zohrab de Constantinople; l'*Essai sur la langue arménienne* de M. Bellaud; la traduction de la *Description du Bosphore* d'Ingigian, par M. F. Martin; et divers mémoires et notices de M. Boré et de M. Brosset jeune. A ce dernier appartient en outre l'honneur d'avoir créé chez nous l'étude du géorgien par sa grammaire et par les nombreux matériaux historiques dont il a été le traducteur ou l'éditeur.

En 1807, le catalogue des manuscrits sanskrits existant alors à la Bibliothèque impériale fut publié par Langlès, avec la collaboration de l'anglais Hamilton. L'enseignement et les ouvrages de de Chézy naturalisèrent définitivement en France l'étude de la langue des brahmes; c'est sous lui que vint l'étudier le savant professeur de Berlin, M. Bopp. Successeur de de Chézy, M. E. Burnouf a envisagé les lettres indiennes sous un point de vue aussi large que philosophique. A l'aide de la version sanskrite du Yaçna par Nerioseng, il a pu vérifier et refaire la traduction de cette partie des écrits de Zoroastre, donnée à Anquetil par les Parses; puis, par l'analyse du texte original, créer la grammaire zend, et retrouver encore dans les inscriptions de Persépolis et d'Ecbatane un dialecte altéré de cette langue. Les efforts du savant allemand Grotefend sur les écritures cunéiformes et ceux de St-Martin avaient à peine abouti à fixer la valeur de quelques caractères. Les travaux de M. Burnouf sur la collection sanskrite des livres sacrés du Népal promettent de jeter une grande lumière sur l'origine du bouddhisme, la plus répandue des religions dont l'Inde ancienne a été le berceau. Le volume dont il fait imprimer en ce moment la traduction, *Le Lotus de la*

bonne loi, est un livre remarquable à plus d'un titre, et notamment pour le rapport que présentent ses récits avec plusieurs des paraboles de l'Évangile. Après avoir vécu plus de vingt ans chez les Indous, M. l'abbé Dubois a publié des détails pleins d'intérêt sur les mœurs et les institutions de ce peuple, ainsi que la traduction du conte des *Cing ruses*, de Wichnou Sarma. Le tableau des monuments littéraires de l'Inde, qu'a donné en 1827 M. Langlois, résume les connaissances des indianistes à cette époque. Loiseleur Deslongchamps a publié un *Essai sur les fables indiennes*, le texte et la traduction des *Lois de Manou*, code civil et religieux de l'Inde, enfin le vocabulaire sanskrit d'Amara-Sinha, expliqué en français. M. Pauthier nous a fait connaître deux oupanichats importants. La traduction du texte complet de ces livres commenté par Sankara, a été entreprise par I. L. Poley. Mess. Théodore Pavie et Foucaux ont traduit divers fragments du Mahabharata. Enfin M. le capitaine Royer, déjà avantageusement connu par sa traduction anglaise du Dabistan, a publié en sanskrit et en français la partie *Rāja Tarangini* ou histoire des rois Kachmîr, qui a pour auteur Kalhana. C'est le seul ouvrage historique que nous ayons jusqu'à présent dans la littérature indienne.

L'enseignement de l'indoustani, le plus répandu des idiomes vivants de l'Asie qu'il y en deçà du Gange, a été créé en France par M. Garcin de Tassy. Le même professeur a publié en 1833 les éléments de cette langue; en 1834 le texte et la traduction du roman en vers d'Abcin-Uddin, les *Aventures de Gurup*; en 1835 les œuvres de Wali, du Décan; et en 1839 le premier d'une histoire de la littérature ouï et hindoustani.

M. Dubois, envoyé extraordinaire de France à Siam en 1867, avait publié les *Usages de la langue siamoise*, et donné des notions sur le pali, dont il a entrevu les rapports avec le sanscrit. Ses rapports ont été démontrés d'une manière évidente par M. Burnouf, qui a trouvé dans l'idiome religieux de l'Inde un dérivé altéré de celui des Hébreux.

Fourmont est le premier en France qui se soit occupé de l'étude du tibétain. Il parvint à traduire, quoique imparfaitement, un rouleau, écrit en cette langue, que des soldats de Pierre le Grand avaient trouvé dans un tombeau tartare. Abel Rémusat annonça l'importance de la littérature tibétaine pour l'étude du bouddhisme. M. Foucaux a embrassé cette branche encore peu exploitée de la philologie orientale. Il a déjà publié deux fragments de la grande collection bouddhique du Kahn Gyur, dont l'un fait partie du chapitre du Gya tcher rol pa, où est racontée la naissance de Çakya-muni, et l'autre, intitulé *le Sage et le Fou*, est tiré du soixante-quatorzième volume. Il prépare maintenant une édition complète avec le texte sanskrit et la version thibétaine du *Lalita vistara*, l'ouvrage original d'où sont tirés ces fragments.

Si, dans la culture des lettres indiennes, la France a été précédée par l'Angleterre, elle s'est acquise de bonne heure, dans celle des lettres chinoises, une supériorité qu'elle a toujours conservée depuis.

Parmi les missionnaires français en Chine qui ont rendu le plus de services à la philologie orientale, il faut nommer en première ligne le père Gaubil, que les lettrés eux-mêmes consultaient sur les difficultés de leur langue; et, après lui, les PP. Amyot, traducteur des *livres sur l'art militaire*, et auteur d'une foule de mémoires; Cibot, à qui on doit celui sur les *caractères chinois*; Couplet, qui a traduit, avec Intorcetta, Herdrich et Rougemont, le *Ta-hio*, le *Tchoung-Young* et le *Lun-Yu*, trois des livres moraux de Confucius et de ses disciples. Lacharme, dont la *traduction latine du Chi-King* a été imprimée pour la première fois en 1830, par les soins de M. Mohl, également éditeur, en 1834, de celle faite par les PP. Régis, Dutartre et Lacharme, du *Y-King*, « le plus ancien, le plus authentique, mais en même temps le plus obscur et le plus difficile de tous les livres classiques des Chinois, » selon M. Rémusat; Visdelou, auquel on doit une *Histoire de la Tartarie*, composée à l'aide des matériaux fournis sur ce pays par les historiens de la Chine

qu'il a été le premier à faire connaître; enfin, Prémare, dont la *Notitia linguæ sinicæ*, demeurée longtemps manuscrite à la Bibliothèque du roi, a été en 1840 imprimée à Malacca sur une copie faite à Paris par M. Julien. De Guignes père et Deshauterayes ont revu et édité plusieurs des travaux des missionnaires. De Guignes fils, chargé par le gouvernement de publier le dictionnaire chinois de Basile de Glemona, le fit paraître en 1813. Deux ans auparavant, Rémusat s'était déjà fait connaître par son *Essai sur la langue et la littérature chinoise*. En 1822, il publiait sa grammaire. Deux ans après, son élève M. Julien commençait cette série de publications qui lui a depuis donné le premier rang parmi les sinologues de l'Europe. A la liste que nous en avons donnée ailleurs, nous ajouterons ici ses *Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe et de lexicographie chinoise*, imprimés en 1842. Élève de M. Julien, M. Bazin, qui a été nommé à la chaire de chinois moderne récemment créée près la Bibliothèque du roi, a fait paraître, outre divers mémoires insérés au journal asiatique, en 1835 la traduction de la comédie chinoise intitulée *Tchao-mei-hiang* (les intrigues d'une soubrette); en 1838, sous le titre de *Théâtre chinois*, un choix de pièces composées sous les empereurs mongols; et en 1841, la traduction du *Pi-pa-ki* ou l'histoire du luth, ouvrage de Kao-tong-kia, qui passe pour le chef-d'œuvre de la littérature dramatique chinoise. Il s'occupe en ce moment de traduire le *Choui-hou-Tchouen*, histoire populaire de la Chine sous la dynastie des Soung. M. Pauthier est auteur d'un mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, et traducteur du *Ta-hio* de Confucius, des neuf premiers chapitres du *Tao-te-King* de Lao-tseu, et d'une notice sur l'Inde extraite du *Pien-i-tien*. M. Édouard Biot, fils du savant professeur d'astronomie, exploite au profit de la science moderne les anciens textes chinois relatifs à l'histoire, à la géographie, à la statistique et aux arts. Il a publié un dictionnaire des noms anciens et modernes des villes de l'empire chinois. On doit à M. Théodore Pavie la traduction d'un choix de *Nouvelles et*

contes chinois, et à M. Guillard d'Arey, celle du roman de *hao-kieou-tchouan*, ou la femme accomplie. Le premier achève en ce moment de traduire le *San-Koue-tchi*, histoire des trois royaumes, ouvrage regardé en Chine comme le chef-d'œuvre du roman historique. M. Landresse, sous-bibliothécaire de l'Institut, a revu et complété, en collaboration avec le savant prussien Klaproth, la *Relation des royaumes bouddhiques*, traduite du chinois par Rémusat, et a en 1825 publié en français la grammaire japonaise composée en 1604 par le P. Rodriguez en portugais. Klaproth, fixé en 1815 à Paris, où il est mort en 1835, est surtout connu par son *Asia polyglotta* qui comprend une classification de tous les peuples de l'Asie d'après leur langue. En 1832, il avait donné une traduction du livre japonais intitulé *san-kokf-tsou-ran-to-sets*, ou aperçu général des trois royaumes, et en 1834, publié celle du *Nippon-o-Dat-itsi-ran*, histoire des empereurs du Japon, faite par le voyageur hollandais Titsingh, auquel la Bibliothèque royale est redevable d'une collection de quatre-vingts volumes japonais.

Le P. Gerbillon, mort en 1708, est le premier qui ait fait connaître en Europe l'idiome tartare-mandchou. C'est à lui qu'appartiennent les *Elementa linguæ tartaricæ* insérés au deuxième volume de la collection de Thévénot, et que l'on a longtemps attribués à Couplet. Deshauterayes ne mit jamais à exécution son projet de publier une grammaire de cette langue. En 1777, il fit paraître comme traduction faite d'après la version mandchou, par le P. de Mailla, du *Tong-kien-kang-mou*, histoire officielle de la Chine jusqu'en 1368, une compilation rédigée par ce missionnaire d'après divers auteurs. Le dictionnaire mandchou du P. Amiot a été imprimé, en 1789, par les soins de Langlès qui l'a fait précéder de l'analyse de l'alphabet de cette langue, et qui a traduit, en 1804, le Rituel des Mandchoux. En 1832, a paru en Saxe une nouvelle grammaire par M. Conon de la Gabelentz. L'auteur l'a composée en français, parce que la France lui paraissait être le seul pays où l'on eût encore cultivé le mandchou.

Langlès, dans son cours de persan, consacrait quelques leçons au malai. L'enseignement spécial de ce dernier idiome a été rétabli par M. Dulaurier, qui a traduit une chronique du royaume d'Atcheh (Achem) à Sumatra. Jacquet, enlevé jeune encore à ses savantes explorations, s'était fait connaître par des mélanges malais et polynésiens. Enfin un dictionnaire des dialectes parlés aux îles Marquises, Sandwich, Gambier, etc. vient d'être publié par M. l'abbé Mosblech, sous le titre de *Vocabulaire océanien*.

Telle est l'indication sommaire des travaux des savants français dans le champ si fécond encore de la philologie orientale. Les découvertes des voyageurs, ainsi que le disait le *prospectus de la Société asiatique*, nous ont révélé en Asie l'existence de vingt systèmes de littérature chez des peuples dont à peine on connaissait chez nous l'existence il y a deux siècles. Nous leur avons dû une seconde renaissance des lettres, qui nous a montré en Orient des racines de la civilisation européenne plus anciennes et plus profondes que celles que le seizième siècle avait retrouvées en Grèce. Et quand même la génération actuelle serait déçue dans son espoir philosophique de retrouver enfin les titres qui manquent encore à la grande généalogie des peuples, qui pourrait calculer aujourd'hui les conséquences que doit avoir pour l'avenir de l'Europe et du monde entier la studieuse ardeur avec laquelle les trésors si variés des littératures de l'antique Asie sont exploités à l'envi chez toutes les grandes nations de l'Occident? S'il était vrai, comme le prononçait, en 1819, Volney, dans la dédicace qu'il faisait à la Société de Calcutta de son *Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, s'il était vrai, qu'en Orient « l'histoire ne récite que des fables, la poésie que des hyperboles, la philosophie ne professe que des sophis-

mes, la médecine que des recettes, la métaphysique que des absurdités, » la postérité aurait sans doute peu de compte à tenir aux orientalistes de leurs laborieuses veilles; mais le titre seul des travaux accomplis par eux depuis trente ans répond suffisamment à cet arrêt formulé dans des termes si absolus. Nous pouvons justement, nous Français, nous enorgueillir de la part qu'a prise notre patrie au grand mouvement de l'orientalisme. Une pensée éminemment philosophique y dirige les recherches de l'érudition. Nos savants explorent avec une studieuse persévérance tous les sentiers qu'a parcourus le génie oriental, ceux même où il nous paraît s'être le plus étrangement égaré, parce qu'ils savent combien il est peu de sources indifférentes pour le philologue comme pour l'historien. Mais, en interrogeant les traditions de races si éloignées de nous et par l'espace et par le temps, ils y cherchent plus que la solution de curieuses questions littéraires; ils y vont recueillir les matériaux qui permettront de compléter un jour les annales de la famille humaine; ils demandent à ces races étrangères, à ces traditions antiques, à leurs erreurs comme à leurs lumières, ces enseignements que Dieu met dans chaque peuple et dans chaque siècle pour les peuples habitants d'un autre sol et pour les siècles qui ne sont point encore (*).

(*) Voyez, pour compléter l'énumération des travaux des Orientalistes français, les articles : ANQUETIL DUPERRON, BOCHART, BURNOUR, CAPPET, CAUSSIN DE PERCEVAL père et fils, CHAMPOLLION, de CHÉZY, Étienne et Michel FOURMONT, FRÉRET, GALLAND, GARCIN DE TASSY, GAUBIL, de GUIGNES père et fils, d'HERBELOT, HOUBIGANT, Amédée JAUBERT, JULIEN, LANGLÈS, LANGLOIS, LE JAY, MARCEL, POSTEL, PRÉMARÉ, Étienne QUATREMÈRE, REINAUD, RÉMUSAT, RENAUDOT, de SACY, SAINT-MARTIN, SAVARY, SÉDILLOT, VEYSSIÈRE DE LA CROZE.



